

ANALYSE KIMPOLO

Sorbonne Université, CELLF (Centre d'étude de la langue et des littératures françaises)

kimpoloanalyse2004@yahoo.fr

## Mythes et création : le sens à l'épreuve du temps dans *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem* de Maryse Condé

### Myths and Creation: Meaning Put to the Test of Time in *I, Tituba Black Witch of Salem...* by Maryse Condé

#### Abstract

Maryse Condé's allusions to myth in *I, Tituba: Black Witch of Salem ...* involve the reader in a dialogical process of meaning construction. Refusing to be univocal, all the myths evoked, whether Animist or Christian, lend themselves to a game of reconfiguration that reveals their symbolic depth, while situating the work in the perspective of perpetual incompleteness. The metamorphoses and numerous variants to which they are subjected in the narrative framework help to open up the signified. The story of Tituba's character, which is supposed to have a unique relationship with the history of the Salem witches or with the history of deportation, allows for the emergence of new questions in contemporary writing, questions that are no longer those that appeared in Maryse Condé's initial project when she published her novel in the 1980s. In a perspective of shifting interest within mythic material, my work seeks to question the changes in meaning of myths attributable to the passage of time, in Maryse Condé's *I, Tituba: Black Witch of Salem...*

**Keywords:** myths, witches, evolution, meaning, new contemporary writing

**Mots-clés :** mythes, sorcière, évolution, sens, nouvelles écritures contemporaines

Dans cet article, nous analysons la représentation de la sorcière dans *Moi, Tituba sorcière...* de Maryse Condé, nous nous intéressons à la construction du mytheme<sup>1</sup> de la sorcière en tant que constance de la

1 Claude Lévi-Strauss (1958 : 58) perçoit le mytheme comme étant un principe fondamental qui définit le mythe.

littérature, nous montrons comment la formation discursive qui caractérise sa figuration littéraire permet de cristalliser tout un pan de la littérature donnant matière à la fois aux historiens, aux sociologues, aux psychanalystes et aux ethnopsychanalystes. D'un autre côté, la problématique du mouvant constitutive de la littérature et de la construction du sens nous semble pertinente dans la mesure où, appliquée à la représentation de la sorcière, elle permet de percevoir de quelle manière les systèmes de pensées échappent à la fixité ou ne sont pas taillés sur mesure car, comme l'écrit Bergson (1970 : 13), « dans la durée, envisagée comme une évolution créatrice, il y a création de perpétuelle possibilité ». Le mythe par l'incomplétude substantielle qui le caractérise offre à l'écrivain ou au critique des perspectives sans limites qui s'alimentent et se remplissent suivant certaines évolutions de l'histoire ou des sociétés. Roland Barthes (1970 : 200) voit dans cette fonction l'idée d'une transformation infinie. C'est dans cette perspective qu'il devient possible de lire le mythe de la sorcière et ses évolutions dans le temps. Figure protéiforme, le personnage de la sorcière irrigue de nombreuses études et se trouve au carrefour des sciences. Il permet des interactions entre plusieurs discours, se redéfinit dans les œuvres pour ne pas dire qu'il renaît dans chaque œuvre qui le concrétise. Sur le plan de la critique, les courants de pensées, les discours féministes, les études historiques, postcoloniaux, ou les récentes recherches sur la biofiction ne cessent de s'en inspirer, de le questionner, d'y trouver des outils ou de forger des nouveaux sens au service des idéologies et de la connaissance de l'esprit humain. Le mythe de la sorcière surprend par les glissements prestigieux qu'elle autorise et la mobilité qui semble être son essence. Sa malléabilité permet de percevoir les fluctuations de l'histoire alors que son évolution est sujette de constructions nouvelles et des évolutions de sens.

Dans *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem*<sup>2</sup> de Maryse Condé (1986) les mythes sont nombreux. Ils répondent à plusieurs enjeux et sont en particulier des constituants mimétiques et sémiotiques qui confèrent à l'œuvre une profondeur symbolique et une « énigmaticité ». Leur omniprésence interroge autant que leur dissémination au sein de la trame narrative.

Les allusions aux mythes dont fait Maryse Condé dans *Moi, Tituba sorcière...* impliquent le lecteur dans un processus dialogique de construction du sens car, l'enjeu pour l'autrice est de questionner la construction d'un système d'altérité absolue. Refusant toute univocité de lecture, l'ensemble des mythes évoqués, qu'ils soient animistes ou christiques, se prêtent à un jeu de reconfiguration qui permet d'en révéler la profondeur symbolique tout en situant l'œuvre dans la perspective d'un perpétuel inachèvement. Les métamorphoses et les nombreuses variantes dont ils sont sujets dans la trame narrative participent de l'ouverture du signifié. Le récit du personnage de Tituba, censé avoir un rapport unique avec l'histoire des sorcières de Salem ou encore avec l'histoire de la déportation, laisse émerger, à la lumière des nouvelles écritures contemporaines, de nouveaux enjeux et questionnements qui ne sont plus ceux qui figuraient dans le projet initial de Maryse Condé lorsqu'elle publie son roman dans les années 1980. Les mythes s'actualisent pour dévoiler les monstruosité, nommer la marginalité, dévoiler la part obscure de l'histoire, dénoncer l'injustice.

Comment les sensibilités d'époque, les fluctuations de l'histoire des mentalités s'emparent différemment du mythe de la sorcière pour construire des sens nouveaux ? Dans une perspective de déplacement d'intérêt à l'intérieur de la matière mythique, notre travail cherche à questionner les évolutions de sens du mythe dues au temps, dans *Moi, Tituba sorcière...* de Maryse Condé. Notre intérêt sera de questionner cet espace tensionnel où des sens se font et se défont sans cesse. Nous montrerons enfin comment l'auteure ainsi que les nouvelles écritures contemporaines se saisissent du mythe de la

2 Dorénavant, les références seront indiquées dans le corps du texte, entre parenthèse.

sorcière, le questionnent au travers des nouvelles problématiques liées à l'aphonie, à l'abject, au silence imposé par l'Histoire officielle et à la fictionnalisation des récits de certains personnages que l'Histoire a invisibilisés. Comment le mythe de la sorcière devient le moyen d'une figuration de la condition subalterne, comment participe-t-il de l'élaboration d'archétypes qui instituent des filiations féminines et l'érection de leur place dans l'Histoire de l'humanité ?

### 1. Mythes, histoire et création littéraire dans *Moi, Tituba sorcière...*

Dans cette partie de notre réflexion, nous montrons comment les éléments historiques, mythiques et culturels entrent en résonance. Nous nous intéressons aux rapports qui les unissent et montrons comment la complexité de ces rapports participe de l'élaboration de l'œuvre littéraire. *Moi, Tituba sorcière...* *Noir de Salem* décrit l'histoire de Tituba, femme noire, fruit d'une liaison entre un négrier et une esclave (Abena). Sa mère ayant été pendue, Tituba est recueillie par une vieille dame, réputée sorcière, Man Yaya, qui l'initie à la pharmacopée et à la communication avec les morts. Après son mariage avec John Indien, esclave de Suzana Endicot, le couple embarque pour les États-Unis. À Salem, l'atmosphère est hystérique. Abigail et Betsey, nièce et fille de leur nouveau maître, le puritain Samuel Parris ainsi que toute la communauté de Salem exercent une oppression sur Tituba, l'accusent de sorcellerie jusqu'à lui faire souffrir l'enfer. « [...] doucement sa vie devint un enfer » (Condé 1986 : 157). Initiée aux pratiques traditionnelles, Tituba incarne désormais la figure de la sorcière. Or, dans l'imaginaire collectif, la sorcière est une figure mythique. Socialement s'est construit autour d'elle un mythe, c'est-à-dire, une structure narrative, un ensemble de paradoxes et des mythèmes entendus par certains structuralistes, Claude Lévi-Strauss (1958 : 58) en l'occurrence comme des agencements nouveaux ou d'innombrables variations qui se greffent autour d'un mythe. Mais le mythe de la sorcière est surtout tributaire de la réalité immédiate qu'il traduit : le mal puisque la sorcière pactise avec le diable dans l'imaginaire collectif ; elle concentre une longue tradition historique chargée persécution, d'exclusion et de résistance. Maryse Condé va donc se saisir de ce mythe pour créer des ramifications avec l'histoire, celle de l'esclavage, de la colonisation et même du postcolonial qui présentent toutes des apparentements. L'exploration de la notion du mythe lui fournit le matériau de la construction du personnage de Tituba en tant que figure mythique.

Ainsi, l'auteure va tisser à travers le personnage de Tituba, l'histoire des nombreux peuples que l'histoire officielle a mise à l'écart. On le voit par exemple avec l'histoire des Juifs évoqués à travers le personnage Benjamin Cohen d'Azvedo sa famille et sa communauté que la narratrice met en relation avec Tituba, celle des Antillais et celle des Amérindiens Arawaks exterminés par l'occupant dominateur. L'histoire de tous ces peuples a été arbitrairement dessinée par l'Histoire. En rappelant le parcours de ces peuples et en leur accordant une voix, le roman essaie de montrer à quel point le discours officiel est une construction subjective de l'homme. La notion de l'histoire dans le roman de Maryse Condé ou dans la littérature caribéenne en général est essentiellement liée aux représentations « socio-historiques », axées sur l'esclavage. L'utilisation d'informations historiques et socioculturelles y est très présente. L'authenticité des descriptions de l'esclavage, des rituels et de la spiritualité, la référence aux archives sont vérifiables. L'auteur le mentionne d'ailleurs et renvoie plusieurs fois aux sources historiques pour élaborer son récit.

Dans les années 1980 lorsque Maryse Condé écrit son roman, elle répond en effet à la demande de madame Gallimard qui voudrait combler une absence. L'éditeur lui demanderait d'écrire l'histoire d'une

Antillaise célèbre. Réponse ironique, Maryse Condé prend le contre-pied de la demande en fictionnalisant le récit d'une esclave originaire de la Barbade et non des Antilles d'où l'autrice serait originaire. La figure du personnage qu'elle choisit de fictionnaliser cumule la mise à l'écart : celle de la sorcière et de l'esclave. C'est dans cette perspective que le roman rencontre dans la même période, celle des années 1970–1980, le discours sur l'affirmation de l'identité antillaise dont les recherches sont tournées sur l'exhumation des pans de l'histoire, le discours mémoriel et la critique de l'histoire officielle. Le concept d'antillanité qu'Édouard Glissant (1981 : 152) développe dans son essai, *Le Discours antillais* en 1981, explore ce qu'il nomme : « le paysage non-possédé » ou « l'anti-Histoire ». Tituba incarne cette anti-Histoire car, de manière oblique, elle permet de questionner la problématique de l'histoire antillaise et dans un sens plus large, la construction d'un système d'altérité absolue qui, en creux, a invisibilisé la subalterne et l'a muré dans le silence.

## 2. La malléabilité mythique au service du postcolonial et du féminisme

Les réflexions portant sur la condition de la femme aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles se sont largement nourries du passé mythique qu'il soit religieux, rattaché à la mythologie grecque ou au folklore. La matière mythique par son caractère flexible offre des possibilités de modernisation potentiellement infinies. Véronique Léonard-Roques (2008 : 15) explore, dans l'avant-propos de l'ouvrage qu'elle dirige : *Figures mythiques. Fabrique et métamorphose*, cette dynamique et montre comment les évolutions sociales servent la régénérescence des mythes. Elle écrit à juste titre : « [...] la figure mythique se nourrit de cette quête toujours renouvelée de sens. L'énigme, les béances inhérentes à sa constitution nourrissent l'imaginaire et suscitent un mouvement toujours ouvert de reprises ». C'est dans cette perspective que les études postcoloniales, celles du féminisme et bien d'autres se saisissent du mythe de la sorcière dont les mutations, aussi nombreuses, se prêtent à la figuration de la condition subalterne, à l'élaboration d'archétypes qui instituent des filiations féminines, à l'érection de leur place dans l'Histoire de l'humanité et, de manière plus significative à la dénonciation de l'injustice.

La longue tradition du mythe de la sorcière depuis l'Antiquité gréco-romaine l'a surtout chargée de facticité, d'une image fantasmatique, enlaidie et interdite dont la malfaisance rappelle les pratiques démoniques. Mais, à côté s'est parallèlement construite une image oppositionnelle voire paradoxale parfois chargée d'empathie, d'abnégation, de ce personnage subissant les tortures et les répressions. Ce qui amène Émile Durkheim à voir en elle « l'anti-religieuse » dont la connaissance, la science et les rites prennent le contre-pied des pratiques religieuses alors que ses nombreux atouts fournissent le matériau d'une lutte contre l'idéologie catholique. Son assimilation à la subalternité selon Michelet tire naissance du système féodal qui met en place une politique rétrograde plaçant le Seigneur et le Clergé dans une situation d'exploitation du peuple. Pour certains critiques, Cottille-Foley (2010 : 46–58) par exemple, les recherches de Michelet sur la sorcière posent les bases du féminisme et du postcolonialisme dans la mesure où elles permettent d'appréhender et de dénoncer les risques d'aphonie des désaffranchis inhérents à tout discours totalitaire.

Alors que la sorcière est considérée comme une incarnation du subalterne, les études postcoloniales interrogent les processus d'invisibilisation, des situations de minorisation et de réappropriation. Au

Moyen-Âge, le peuple exploité subit la répression au même titre que la sorcière parce que celle-ci ruine l'injonction de pureté, use de pratiques irrationnelles à contre-courant ; le paysan, exclu et soumis à son Seigneur doit travailler durement pour payer son impôt. Métaphoriquement, la sorcière devient la symbolique de l'exclu. Les études postcoloniales et féministes qui se sont particulièrement développées ces dernières décennies ont établi des passerelles entre les situations de minorisations et les aspects psychologiques, sociologiques, culturels ou religieux associés à la sorcière. On le voit chez Gayatri Spivak (2009, traduit en français par Jérôme Vidal) dans son essai sur *Les subalternes peuvent-elles parler ?* dans celles de Judith Butler (1993), *Bodies that matter. On the discursive limits of sex* qui, s'inspirant des travaux de Kristeva a fait une analyse sur les rapports entre les préceptes puritains et la construction du domaine d'abjection. Dans les études postcoloniales, nous pensons à Édouard Glissant (1981 : 152) qui, entre autres, crée le concept d'antillanité qu'il développe de façon détaillée dans *Le Discours antillais* afin d'explorer ce qu'il appelle le « paysage non-possédé », « l'anti-Histoire » ou encore l'affirmation de l'identité antillaise dont le principal enjeu est la réappropriation du discours historique.

Dans son roman, Maryse Condé se saisit de Tituba, un personnage oublié de l'Histoire. En effet, Tituba cumule toutes les exclusions : celle liée à son statut de sorcière, celle liée à sa subalternité, celle liée à sa condition d'esclave, celle liée à la répression, etc. Pourtant, face à la marginalisation, l'assujettissement, la torture allant jusqu'au viol avec objet contondant, la répression, l'enlaidissement, l'emprisonnement et même la mise à mort, Tituba est résiliente, résistance ; elle ruine tout projet de l'opresseur dans la mesure où elle lui renvoie une image positive de la sorcière. La figuration de ce personnage permet à Maryse Condé de rendre visible l'abject et de donner voix à l'aphone comme nous pouvons le lire ici :

« N'employez pas des mots dont vous ignorez le sens. Savez-vous seulement ce qu'est une sorcière ? [...] Maîtresse Parris, quand vous étiez malade, qui vous a soignée ? Dans le taudis de Boston où vous avez failli passer, qui a fait briller sur votre tête le soleil de la guérison ? N'est-ce pas moi, et alors parliez-vous de sortilèges ? [...] Elizabeth Parris, parlez en clair ! Vous aussi, vous êtes-vous prêtée à ces jeux avec Satan ? » (Condé 1986 : 100–115)

On voit ici comment l'auteur opère une relecture de la sorcière orientée vers une voix différente, celle de la guérisseuse, bienfaitrice qui prend le contre-pied des clichés séculaires qui se sont construits autour d'elle. L'usage du pouvoir de la guérisseuse à travers ses connaissances naturelles permet de corroborer une lecture féministe du roman dans la mesure où ces pratiques sont souvent associées au pouvoir féminin africain et afro-américain. Maryse Condé qui longtemps enseigné dans des universités américaines semble avoir été influencé par le mouvement *Black Feminism*<sup>3</sup>. La pratique de la sorcellerie par Tituba serait donc une forme de résistance féministe face aux formes d'exclusion et de domination ; il n'est pas étonnant de voir que la préface de l'édition américaine de *Moi, Tituba sorcière...* ait été écrite par Angela Devis, l'une des figures centrales du *Black Feminism*. S'intéressant à l'importance de la place que le roman de Maryse Condé accorde à la condition féminine, Elsa Dorlin (2008 : 14) estime qu'il participe « d'une véritable prise de conscience féministe antillais ». Mais, dans une double perspective, Maryse Condé opère un transfert, d'abord, celui du passage d'un personnage historique ayant réellement existé à une figure mythique puis, celle à qui la privation de la parole ne fait aucun doute. C'est en ce sens qu'il faut lire la malléabilité mythique. Plusieurs procédés littéraires y participent : la prise en compte de l'arrière-plan historique, social et littéraire. Alors que dans l'Antiquité, la sorcière est associée à la magie

3 Cf. L'essai du critique Derek O'Regan (2006) sur l'influence du canon littéraire anglo-saxon dans l'œuvre de Condé.

et à l'hospitalité, on pense à Circé, la littérature chrétienne du Moyen-Âge la présente comme un bouc émissaire. Nous citons le propos de J. Palou (2002) à cet effet :

« Il se dégage des innombrables affaires de Sorcellerie, du Moyen Âge à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, une constante. Chaque fois que dans un pays donné surviennent des malheurs économiques ou sociaux, naissent alors des épidémies de Sorcellerie. (...) De cela, nous pourrions citer des centaines d'exemples qui marquent fortement la corrélation entre les faits politiques (guerres civiles ou invasions ennemies), ou économiques (pestes, épizooties, disettes, etc.) et les phénomènes de Sorcellerie. »

Il n'est pas rare de retrouver cet aspect dans le roman de Maryse Condé, les accusations d'ensorcellement à son égard provoquent une « épidémie » d'accusations et le développement d'un comportement étrange chez les habitants de Salem. Outre la structuration du parcours de Tituba en récit, la malléabilité mythique et son évolution peuvent être perçues à travers son passage de son statut de simple personnage à son élévation au statut d'héroïne et même à celui de la sublimation. Pascale Auraix Jonchière (2008 : 237–238) qui étudie ces aspects de la construction du mythe relève que :

« La transmutation du simple personnage en « figure mythique » me semble reposer sur trois phases complémentaires : élévation, sublimation, structuration (ou scénarisation). (...) Tout processus de mythification suppose en effet une plasticité inhérente au personnage, tributaire des lacunes ou du mystère qui lui sont attachés. L'inconnu, le manque, sont vides féconds par où s'infiltre l'imagination, qui nimbe les faits de merveilleux et tire l'histoire du côté de la Fable. »

De simple personnage, héroïne d'un roman, Tituba devient un modèle, un mythe dans la mesure où la gradation dans la construction de son mythe est échelonnée et suit un processus bien établi, celui énoncé par Pascale Auraix Jonchière en l'occurrence. Tituba atteindra le statut du mythe dans la mesure où son parcours est « justiciable d'un discours », dans la perspective de Roland Barthes (1957 : 200) car, l'écriture de sa vie se structure à travers l'écriture, elle raconte le récit de la femme noire sorcière et esclave. La mythification est aussi perceptible par le fait que Tituba est devenue un mythe littéraire, toujours dans la perspective de Roland Barthes. En effet, Maryse Condé s'attache à produire un mythe artificiel en puisant dans des ressources historiques, elle y ajoute la part fictive afin « d'immobiliser » et de donner à voir cette vie réduite au silence. Barthes (1957 : 243) écrit au sujet de l'artificialisation du mythe : « À vrai dire, la meilleure arme contre le mythe, c'est peut-être de le mythifier à son tour, c'est de produire un mythe artificiel : et ce mythe reconstitué sera une véritable mythologie. Puisque le mythe vole du langage, pourquoi ne pas voler le mythe ? ». L'esthétisation du mythe de Tituba passe également par la subjectivation. L'auteur utilise de la première personne du singulier, « *Moi* », dans le titre du roman pour inscrire de manière marquée le personnage de Tituba. Ce qui accentue dès le titre, une posture incarnée car, l'auteur semble prêter sa voix à son personnage et par-delà opérer une fusion ou une confusion avec son personnage. La dimension du témoignage entre par le même fait en compte dans cette plasticité du mythe.

Tituba est selon la formule sacrée de son auteur « un personnage ayant existé » ; elle a été jugée lors du fameux procès des sorcières de Salem. Maryse Condé s'appuie donc sur l'Histoire pour écrire son roman et travailler le matériau scripturaire. Elle intègre d'ailleurs dans le roman, des extraits de documents originaux et d'archives authentiques tirés du fond des archives du Comté d'Essex comme le montre la note de renvoi qu'elle insère à la page 165. Le lecteur découvre, sur cinq pages l'interrogatoire de « Tituba Indien ». Elle constitue un chapitre, le plus court du roman, uniquement dédié à cet interrogatoire auquel

l'auteur ajoute la note suivante : « 1. Ces extraits sont tirés de la déposition de Tituba. Les documents originaux de ces procès figurent dans les archives du Comté d'Essex. Une copie se trouve à Essex Country Court House à Salem, Massachusetts » (Condé 1986 : 165). À ces extraits de déposition, l'auteur adjoint une « Note historique » qu'elle place en appendice à la fin de l'ouvrage. Il est particulièrement intéressant de voir comment l'auteur joue entre les références à l'histoire et la fiction et constitue la poétique de son œuvre. Ainsi, elle fera par exemple le choix d'attribuer une fin différente à son héroïne au lieu de se conformer à l'histoire initiale de Tituba en tant que personnage réel. Elle justifie avoir offert une fin de son choix à Tituba pour l'éloigner de la réalité historique : la Tituba de Condé mourra sur l'échafaud, alors que celle de Salem sera vendue.

### **3. Des configurations non-genrées, la biofiction ou (ré)écriture de l'histoire au féminin**

La biofiction, selon le sens que lui attribue Alain Buisine dans la Revue des Sciences humaines en 1991, s'attache à explorer les fictions littéraires de forme biographique, qu'il s'agisse de la vie d'un personnage fictif ou de la vie imaginaire d'un personnage réel et/ou historique. Dans cette partie de notre analyse, nous nous intéresserons à ce deuxième aspect. Nous chercherons à faire des passerelles entre la figure mythique de Tituba et les recherches sur la biofiction afin de montrer comment ces études participent de l'évolution du sens dans la construction du mythe de la sorcière.

Il est important de relever que les études sur la biofiction sont très récentes. Elles tirent naissance dans la seconde moitié du XXe siècle. Questionnant particulièrement la place de la femme dans la société, ces études explorent la condition féminine dans l'intérêt de repenser des généalogies de femmes capables de rendre aux femmes une place dans des sociétés modernes. L'enjeu principal de ces recherches est de palier à un vide identitaire que la société patriarcale a installé depuis la création du monde. Il s'agit ainsi de donner vie au parcours des figures mythiques voire d'inventer des mythes en fictionnalisant des figures féminines marginales qui ont développé des ressources dans leur situation de fragilité. La figure de Tituba trouve un écho dans la biofiction car, au demeurant, loin d'inscrire un simple parcours de sa vie, Maryse Condé utilise un référent historique réel auquel elle tisse un récit chronologique fictif pour combler une double absence : celle de la femme de façon générale puis de la femme noire en particulier.

Nous avons à l'esprit que la vision traditionnelle du mythe dans toutes les civilisations, qu'elles soient romaines, chrétiennes ou arabo-musulmanes donnent à voir des généalogies fabuleuses fondatrices d'une civilisation. Mais ces mythes fondateurs, dirons-nous, sont généralement masculins que l'on pense à Abraham dans la Bible, à Romulus et Rémus, à Jason, Œdipe, dans la mythologie gréco-romaine, etc. Si les femmes apparaissent, c'est souvent pour remplir une fonction secondaire. « Si elles sont bien des figures mythiques », écrit Hélène Barthelmebs-Raguin, « elles n'ont pas de mythe propre » car, elles ne remplissent qu'un rôle secondaire. Eve, si l'on remonte aux origines bibliques du monde, ne vient que pour seconder l'homme, ou encore Médée dans le mythe des Argonautes. Il y a donc un vide criard dans l'histoire de l'humanité qui n'a pas dédié une place de premier plan à la femme. Les récits biofictionnels répondent donc à ce vide. C'est aussi en cela qu'ils croisent les études féminines. Mais ce vide est d'autant plus criard si l'on s'intéresse à la femme noire, encore plus à la femme noire esclave.

En effet, le mythe de la femme noire esclave n'existe pas. Il n'y a pas une figure ontologique de celle-ci. En choisissant d'écrire sur une esclave noire, Maryse Condé donne une représentation de celle dont l'histoire n'a pas gardé de trace à proprement parler. C'est ainsi que sa narratrice distille cette grave inquiétude tout au long du récit. On peut lire l'angoisse de Tituba, celle de l'effacement de son histoire voire de l'indifférence historique dont elle est victime dans le procès des sorcières de Salem, un évènement inoubliable dans l'histoire de l'esclave. On peut lire :

« Je sentais que dans ces procès des sorcières de Salem qui feraient couler tant d'encre, qui exciteraient la curiosité et la pitié des générations futures et apparaîtraient à tous comme le témoignage le plus authentique d'une époque crédule et barbare, mon nom ne figurerait que comme celui qu'une comparse sans intérêt. On mentionnerait ça et là "une esclave originaire des Antilles et pratiquant vraisemblablement le "hodo". On ne se soucierait ni de mon âge ni de ma personnalité. On m'ignorerait. [...] Aucune, aucune biographie attentionnée et inspirée recréant ma vie et mes tourments ! Et cette future injustice me révoltait ! Plus cruelle que ma mort ! » (Condé 1986 : 173)

La fictionnalisation du récit de Tituba participe de son inscription dans l'Histoire de l'humanité. Il y a, pour Maryse Condé, nécessité à forger cette place ou même à l'inventer au besoin. Cela est d'autant plus marquant que Tituba en réalité n'est pas une esclave noire mais indienne comme le relève Elaine G. Breslaw (1997 : 535–556) : « If Tutuba and John had been of mixed Indian-African parentage, they would have been identified as "Negro" and not Indian in the Salem records ». Maryse Condé s'empare de cette faille de l'histoire pour construire ce qui est devenue la figure ontologique du mythe de la femme noire esclave. Cette configuration est absente, elle n'existe ni dans les manuels d'histoire, ni dans la littérature. Il s'agit donc d'une démarche singulière et une démarche ontologique. C'est à dessein que dans la trame narrative, la narratrice prend le soin de retracer minutieusement toutes les étapes de la vie de son personnage, de la conception jusqu'à sa pendaison, question à donner naissance à une figure que l'histoire a volontairement ignorée. Écrire sur Tituba revient à lui attribuer une fonction ontologique, celle des descendants d'esclaves. Le récit participe ainsi de la création d'une subjectivité féminine. En inventant la vie imaginaire de son personnage et épousant l'écriture de la biofiction, Maryse Condé cherche en effet à inscrire Tituba dans un regroupement canonique, celle des catégories préconstruites à la manière de Quignard ou de Michel Foucault qui, comme le précise Gefen Alexandre (2005 : 305–319), choisissent : « délibérément de peindre un personnage mineur et [de] joue(r) de la juxtaposition des *realia* insignifiants et de faits historiques majeurs. »

Un autre aspect de ces études qui revendiquent le genre est celui qui permet le lien avec le champ du *Black Feminism* qui croise les études du genre sexué, celle de la race et de l'esclavage dans une perspective de visibilisation. Si Maryse Condé retrace la vie de Tituba, de sa conception, fruit d'un viol, aux nombreuses répressions qu'elle subit, c'est pour mettre en scène la voix de ce personnage féminin devenue une figure mythique de la condition des esclaves noires. Tituba cumule plusieurs formes de subalternités : elle est femme, sorcière, noire et esclave, elle est en plus issue d'un viol. En la chargeant de toutes ces formes d'infériorité, Maryse Condé cherche à exacerber sa condition pour mieux la visibiliser. Au fond, il ne s'agit pas de restaurer le caractère subalterne de Tituba, mais plus tôt de donner voix à la femme noire, victime de l'esclavage, vouée au silence.

La forme biofictionnelle permet à l'auteure d'entretenir une ambiguïté quant à l'auctorialité de l'œuvre. Dans l'épilogue, l'esprit de Tituba qui a présidé à l'écriture de l'œuvre – et donc conféré à Maryse Condé la fonction de traductrice – reprend la parole en annonçant au lecteur que « son histoire véritable



commence où celle-là finit » (Condé 1986 : 267). L'auteure va jouer sur cette ambiguïté en maintenant un flou quant à l'usage d'un « je » multiréférentiel. Dans un entretien accordé à Françoise Paff (1993 : 49), elle affirme : « Je dois être Tituba. Je suis la sorcière. » Ce qui renforce la subjectivité féminine et le besoin de dire la nécessité qu'il y a créé la place de la femme dans l'histoire. À travers ce « je », l'auteure donne à voir la marginalité féminine. C'est aussi une histoire faite de résistance, de résilience et de contestation que Tituba donne à voir. Sa vie ignorée, méconnue dans l'histoire, est reconstituée à travers la fiction. Maryse Condé ressuscite une figure du passé esclavagiste. Tituba devient une figure mythique dont l'ontologie féminine échappe à la conceptualisation traditionnelle. À travers la grande place qui lui est accordée dans la narration, l'histoire de Tituba occulte celle de John Indien son compagnon et esclave comme elle. Celle occultation semble inversée la courbe dans la mesure où de bout en bout de la narration, c'est l'histoire de Tituba qui domine et s'entend ; celle de John Indien semble occultée à son tour. L'histoire de Tituba occulte par le même fait celle des sorcières blanches de Salem.

La construction du moi de Tituba dans sa dimension étiologique vient combler le silence historique et culturel. À travers l'esthétique du fragment, la narratrice de Moi Tituba, dans une dimension dialogique invite le lecteur à reconstituer la vie de Tituba. Le mythe de Tituba fonde l'origine et l'histoire de l'esclave, construit sa généalogie tout en légitimant sa présence. Il n'est pas inintéressant de concevoir, comme le postule Gefen Alexandre (2005 : 305-319) que les biofictiones qui sont perçues par les écrivains comme une postulation générique forte « semblent être devenues l'expression littéraire privilégiée d'une culture tourmentée par les pulsions contradictoires de la pensée de la différence et du devoir de mémoire et font symptôme des tendances lourdes de l'esthétique littéraire de la fin du XXe siècle : un « retour du sujet. »

## Bibliographie

- Auraix-Jonchiere, Pascale (2008) « Personnages historiques et figures mythiques : l'exemple de Jeanne d'Arc. » [In :] Véronique Léonard-Roques (dir.) *Figures mythiques : Fabrique et métamorphoses*. Clermont Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal ; 235–254.
- Barthes, Roland (1957) *Mythologies*. Paris : Éditions du Seuil.
- Bergson, Henri (1970) *La Pensée et le mouvant, Œuvres*. Paris : PUF.
- Brunel, Pierre (dir.) (1994) *Mythes et littérature*. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.
- Butler, Judith (1993) *Bodies That Matter: On the Discursive Limits of Sex*. Great Britain: Routledge New York & London.
- Chevrel, Yves, Camille Dumoulié (dir.) (2000) *Le mythe en littérature*. Paris : PUF.
- Condé, Maryse (1986) *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem*. Paris : Mercure de France.
- Cottille-Folley, Nora (2010) « Épistémè, esclavagiste et sorcellerie subalterne de Loudun à Salem en passant par Jules Michelet et Maryse Condé. » [In :] *Nouvelles Études Francophones*. Vol. 25 (1). Nebraska: University of Nebraska Press ; 46–58. DOI : <https://doi.org/10.1353/nef.2010.0014>
- Deleuze, Gilles (1969) *Logique du sens*. Paris : Minuit.
- Dorlin, Elsa (2008) « Introduction. » [In :] *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975–2000*. Paris : L'Harmattan ; 1–13.
- Durand, Gilbert ([1979] 1992) *Figures mythiques et visages de l'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse*. Paris : Dunod.

- Elaine, Breslaw G. (1997) « Tituba's Confession : The Multicultural Dimensions of the 1692 Salem Witch-Hunt ». [In :] *Ethnohistory*. Vol. 44, n°3. Durham : Duke University Press ; 535–356.
- Gefen, Alexandre (2005) « Le genre des noms : la biofiction dans la littérature française contemporaine. » [In :] Bruno Blanckeman, Marc Dambre, Aline Mura-Brunel *Le Roman français au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*. Presses Sorbonne Nouvelle ; 305–319.
- Glissant, Édouard (1981) *Le Discours antillais*. Paris : Seuil.
- Kaempfer, Jean, Raphaël Micheli (2005) *La temporalité narrative*. Lausanne : UNIL.
- Kristeva, Julia (2013) *Pulsions du temps*. Paris : Fayard.
- Léonard-Roques, Véronique (dir.) (2008) *Figures mythiques. Fabrique et métamorphose*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise-Pascal.
- Lévi-Strauss, Claude (1958) *Anthropologie structurale*. Paris : Plon.
- O'Regan, Dereck (2006) *Postcolonial Echoes and Evocations: The Intertextual Appeal of Maryse Condé*. New York: Peter Lang.
- Palou, Jean (2002) « Misère et Sorcellerie » [In :] Jean Palou *La Sorcellerie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Pfaff, Françoise (1993) *Entretiens avec Maryse Condé*. Paris : Karthala.
- Spivak, Gayatri Chakravorty ([1985] 2009) [*Can the Subaltern Speak?*] *Les subalternes peuvent-elles parler ?* (trad. Jérôme Vidal). Paris : Éditions Amsterdam.
- Weinrich, Harald (1970) « Structures narratives du mythe. » [In :] *Poétique. Revue de théorie et d'analyse littéraires*. Vol. 1 ; 25–34. *Poétique*, Vol. 1.